

Line **ALEXANDRE**

Jean Claude **BOLOGNE**

Jean-Pierre **BOURS**

Serge **DELAIVE**

Laurent **DEMOULIN**

Rose-Marie **FRANÇOIS**

Armel **JOB**

Giovanni **LENTINI**

Jean-Marie **PIEMME**

Rossano **ROSI**

André **STAS**

... en bibliothèques  
à l'Université de Liège

## Illustrations

En couverture :

*La Pierre*, une peinture d'Alina Zhuk, photographie de J.-M Bourdoux

À l'intérieur de l'ouvrage :

*Les Îles imaginaires*, dix collages de Faustina Anciute, photographies de J.-M. Bourdoux (pp. 13, 19, 27, 33, 41, 49, 57, 65, 71 et 79)

*Book A, B et D*, livres en verre de Lieve Cabergs, photographies de A. Meunier (p. 12) et de C. Deprez (pp. 40, 66 et 70)

*Le Fonds Simenon*, photographie de Yves-Henri Leleu (p. 62)

ONZE ALUMNI DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

## en bibliothèques

Textes réunis par Karel Logist et Cécile Nissen

Illustrations de Faustina Anciute, Lieve Cabergs,  
Yves-Henri Leleu et Alina Zhuk

UNIVERSITE DE LIEGE  
Faculté de Philosophie et Lettres

" GENERATION TOUSSAINT "

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE TENDANCE DU ROMAN FRANCAIS

Mémoire présenté par  
Laurent DEMOULIN  
pour l'obtention du grade de  
Licencié en Philologie romane

Année académique 1989-1990



**Laurent Demoulin** est né en 1966. C'est en 1990 qu'il a présenté en philologie romane à l'Université de Liège un mémoire consacré à Jean-Philippe Toussaint, intitulé *Génération Toussaint*. Quelques années plus tard, en 2008, il a soutenu une thèse au sujet de Francis Ponge dans la même université. Il y enseigne désormais, tout en officiant en tant que responsable du Fonds Georges Simenon. Il a contribué à plusieurs revues telles que *Textyles*, *Le Fram* et *La Clinique Lacanienne*. Il a en outre dirigé le numéro 102 des *Cahiers de L'Herne*, consacré au même Simenon. Auteur pluriel, il publie aussi bien de la critique journalistique que des études universitaires des préfaces que des postfaces, des pamphlets que des nouvelles, en revue, au sein d'ouvrages collectifs, ou sous forme de livres. Sa préférence va à la poésie. Il est l'auteur, entre autres de : *Trop tard* (Tétras Lyre, 2007), prix Marcel Thiry, *Les Petites Mythologies Liégeoises* (avec Jean-Marie Klinkenberg, Tétras Lyre, 2016), *Poésie (presque) incomplète* (L'Herbe qui tremble, 2018), *Homo saltans* (Tétras Lyre, 2018) et enfin *Robinson* (Gallimard, 2016), lauréat du prix Rossel.

## **Bibliothèque au fil du regard | Laurent Demoulin**

La bibliothèque de la Romane – qu'en ces temps-là personne n'appelait « l'U. D. romane » – avait une existence double – donc incertaine en un sens, bien qu'elle fût concrètement implantée dans les solides bâtiments de la Place Cockerill, à Liège, en Belgique. Disons plutôt qu'elle correspondait à deux types de réalités différentes. Et aucun de ces deux types n'était virtuel : si les ordinateurs se rendaient déjà très utiles, le livre, roi indétrôné depuis des siècles, ignorait superbement les menaces qui allaient peser sur lui quelques années plus tard – quatre ans peut-être, cinq tout au plus –, comme un cerisier du Japon emporté par l'essor de sa floraison vive feint d'oublier que, dans moins d'une semaine, les éblouissants pétales de ses fleurs souveraines joncheront le sol du jardin et des allées, les tapissant de rose avant de pâlir désespérément.

Le premier mode d'existence de la bibliothèque était circonscrit territorialement : si un étudiant disait à ses amis : « Je vais à la bibliothèque », il se rendait au 3<sup>e</sup> étage dans un vaste local clairement situé, immuable, structuré par des tables, des chaises,

des étagères, des rayonnages, selon un rythme régulier et symétrique comme un fugue de Bach. Mais qui cherchait tel ou tel ouvrage ne savait pas nécessairement dans quelle pièce il le trouverait. Car le second mode d'existence de la bibliothèque se caractérisait par une forme d'épanchement fluide, de liquidité : la bibliothèque débordait et une part de ses livres, comme des migrants dans une démocratie frileuse et fragile, étaient enfermés en dehors de ses frontières au fond d'armoires grises, vitrées partiellement, et cadénassées, qui tapissaient les murs des classes du 4<sup>e</sup> et du 5<sup>e</sup> étages. Aussi, durant les cours, les étudiants étaient-ils cernés par le savoir : un professeur en face, de sérieux ouvrages sur le côté. Nul ne pouvait y échapper !

Si la bibliothèque de la Romane présentait des aspects différents dans l'espace, elle variait aussi dans le temps. Car, comme chacun sait, notre regard sur les choses, en évoluant, nous porte à penser que ce sont les choses elles-mêmes qui se sont modifiées dans notre dos. Ainsi, la cour de récréation de notre école primaire, immense quand nous l'avons quittée vers 12 ans, peu avant notre puberté, a rétréci lorsque nous y remettons les pieds quinze

ou vingt ans plus tard, au moment d'y inscrire notre premier enfant. Ainsi, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui rient à gorge déployée dans un compartiment de train suscite chez le garçon assis seul un peu plus loin l'envie, la jalousie, ou le désir – un désir flou mais douloureux qu'éveille en lui l'une des voyageuses, celle qu'il voit le mieux, de face, en profitant d'une diagonale d'espace libre entre les sièges vert d'eau. La même scène, ou presque, observée par le même individu, mais âgé cette fois de 50 ans, composera sous ses regards un tableau tout différent : le tableau de la Jeunesse en elle-même, essence précieuse matérialisée pour un temps hélas trop court dans les corps et les voix, la mobilité des traits et la fraîcheur lumineuse des yeux de quelques passagers, de quelques passagères, réunis dans la divine allégresse de leur âge.

Mais les évolutions du regard qu'illustrent ces deux exemples banals se sont faits au gré d'une temporalité longue. Pour l'étudiant romaniste débutant d'alors, tout allait beaucoup plus vite : en quelques semaines, la bibliothèque se métamorphosait en profondeur. Elle était d'abord un antre du savoir austère, intimidant, gris, vieillot, presque hostile, où

il semblait plus facile de se perdre que de travailler. Loin d'être un espace d'apprentissage, elle incarnait de façon intraitable l'ignorance de chacun : tous ces ouvrages étaient autant d'antiques bêtes sauvages, de sévères centaures impossibles à apprivoiser. La chair n'était certes pas triste, mais, hélas, je n'avais pas lu tous les livres !

Ensuite, après quelques visites, de préférence en compagnie d'aînés aguerris, répétant ou « grands » de seconde candi, la bibliothèque mutait et se montrait débonnaire. Il y faisait chaud alors qu'entretemps un vent d'automne trop frais pour la saison s'était mis à siffler dans les rues de la ville. Si les livres n'étaient toujours pas lus, du moins leur classement s'avérait lisible, et la bibliothécaire – nul doute là-dessus – était très gentille. On avait déjà pris l'habitude de s'installer à la même table, à l'arrière, près de la fenêtre, et même, si possible, sur la même chaise, de façon à voir, à travers la vitre, non pas la grand-poste, mais les maisons bourgeoises de la Place Cockerill – l'une d'elle arborant un gros type, célèbre et dégoûtant, assis été comme hiver en caleçon dans sa petite loggia au creux d'un fauteuil cramoisi. Puis, après quelques mois, la bibliothèque,

au prix d'une nouvelle transformation, encore plus radicale que les autres, s'effaçait, disparaissait sous nos yeux : elle perdait ses identités successives et devenait pareille à la vitre que l'on ne regarde jamais pour elle-même (sauf quand on la nettoie) parce que nos yeux se portent au-delà, sur un bouquet d'arbres, par exemple, dont les branches noires et nues se détachent sur un fond d'azur. On ne voyait plus la bibliothèque, on ne la sentait plus : on ne voyait plus que les livres qu'elle contenait, comme le *Klapp* (une espèce de *Google* de papier consacré aux études littéraires), les dictionnaires d'ancien français ou la dernière version du *Bon Usage*. On ne voyait plus que les autres étudiants et les autres étudiantes, qui portaient à présent des prénoms, immobilisés dans leur course au savoir, et étrangement silencieux. Si l'on n'avait pas toujours le courage de travailler, on avait toujours celui de regarder les autres le faire et de contempler ses « camarades » (mot épicène, donc n'inspirant nulle suspicion) en isolant, de leur voix et de leurs propos, leur apparence respective, pleine, mate, insondable et intrigante. Dans la bibliothèque de la Romane, cette année-là.



Imprimé dans la dignité  
sur les presses de la Maison de la poésie d'Amay (Belgique)  
en septembre 2019